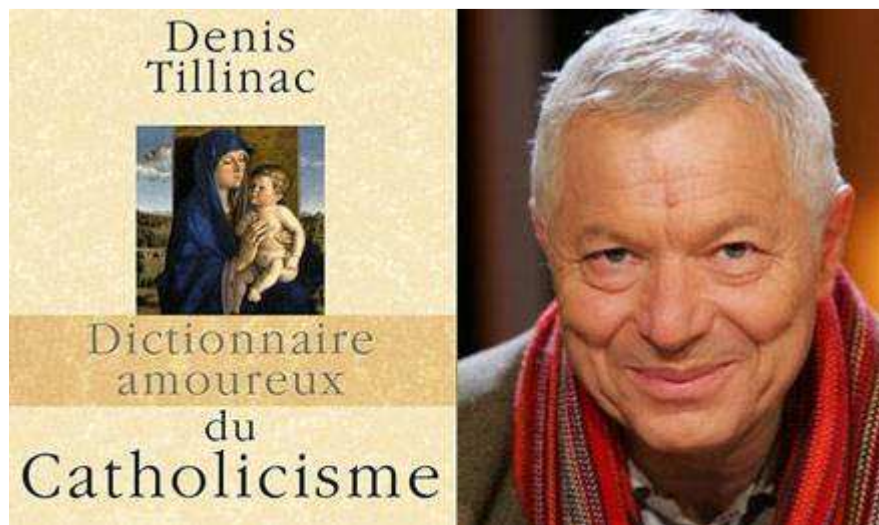


RENCONTRE

Denis Tillinac : "Hors de l'amour de Dieu, je me fous de tout"

Matthieu Mégevand – publié le 27/01/2011

Après son *Dictionnaire amoureux de la France*, édité chez Plon, Denis Tillinac publie son *Dictionnaire amoureux de catholicisme*, un ouvrage qui vise à nous rappeler l'importance de l'héritage catholique dans la civilisation occidentale.



Pourquoi ce *Dictionnaire amoureux du catholicisme* ?

Après mon *Dictionnaire amoureux de la France*, dans lequel j'essayais de définir l'identité culturelle et esthétique de mon pays, il me semblait opportun de revenir aux sources mêmes de notre identité, de notre spiritualité, de nos bases intellectuelles, esthétiques et morales. En fait, nous sommes, beaucoup plus que les Français ne l'imaginent, captifs de notre héritage catholique. La civilisation occidentale est l'enfant du catholicisme, un enfant ingrat et infidèle aujourd'hui. J'ai écrit ce livre pour que l'on reprenne conscience de nos racines et confiance dans l'avenir.

Quelle vision portez-vous sur le catholicisme aujourd'hui en France?

Nous sommes à l'évidence au bout de la christianisation culturelle, mais également au bout d'un certain nihilisme. Je pense qu'un renouveau est probable, parce que l'on prend de plus en plus conscience qu'il est impossible d'affronter la modernité sans une référence transcendante. Il y a 30 ans, lorsque j'ai commencé à publier des livres, le catholicisme était considéré comme ringard ; depuis, avec des auteurs comme Max Gallo ou Régis Debray, le souci religieux est revenu dans le débat, même si pour l'instant cela se limite surtout aux élites. D'autre part, la présence de compatriotes musulmans, certains pieux, aide à ce renouveau.

Trouvez-vous que les critiques actuelles adressées à l'Église sont justifiées ou simplement dans l'air du temps?

L'honneur de l'Église est de se définir systématiquement contre l'air du temps ; d'autant plus dans une société de spectacle et mercantile comme la notre, où le culte de l'innovation semble être la seule idéologie, et qui de façon compensatoire produit une espèce de paganisme polythéiste avec cette profusion d'idoles du sport, du showbiz, du cinéma ou de la politique. Cela illustre bien un manque ; on invente des divinités, puis on les oublie. Cette mode passera, et si l'Église temporelle est faillible, l'Église spirituelle est sainte, et ce référant va paraître de plus en plus nécessaire.

Vous dites que l'Église ne doit pas se mettre à *"la traîne de la modernité"*. C'est-à-dire?

Le Pape l'a assez bien résumé dans un discours : la modernité c'est le relativisme ; c'est l'idée que tout se vaut et tout ne vaut que le prix du marché. La distinction entre le bien et le mal a été remplacée par la distinction catastrophique branché / ringard, et le branché d'aujourd'hui sera le ringard de demain, dans une espèce de course où les stocks de l'imaginaire se renouvèlent de plus en plus vite, et au bout du compte on trouve le nihilisme. Cela correspond aux âmes mortes de mes contemporains occidentaux. Heureusement on est en train d'assister à un réveil. Et si nos compatriotes musulmans peuvent nous y aider, eh bien tant mieux! Je préférerais toujours quelqu'un qui se réfère à un transcendant plutôt que quelqu'un qui ne se réfère à rien, ou à lui-même, ce qui est la même chose.

Y a-t-il une entrée dans le dictionnaire qui vous tienne plus particulièrement à cœur?

Non, c'est un ensemble. J'ai voulu montrer la profusion de richesses morales, intellectuelles, spirituelles, esthétiques du catholicisme. J'avoue avoir la nostalgie d'une Europe où les âmes étaient blotties à l'abri de leur petit clocher. C'est en fait une nostalgie culturelle plus large d'une Europe rurale et chrétienne qui est en train de mourir. Quand je vois que les dirigeants européens ont la lâcheté de ne pas vouloir mettre en préambule des textes institutionnels nos racines chrétiennes, je trouve qu'il s'agit là d'une amnésie doublée d'une pathologie grave. Sans églises et sans monastères, il n'y a pas d'Europe. Pour autant, je me réjouis de la vitalité de l'Église hors de l'Europe, et cette vitalité est le gage de son universalisme.

Vous dites *"nul ne peut contester que partout où elle continue d'exercer quelque influence l'Église prend le parti des humbles, des réprouvés et dénonce l'injustice là où elle insulte la dignité humaine"*. Qu'en est-il en ce qui concerne le sida ou l'avortement?

En Amérique du Sud, en Afrique et dans les pays du sud en général, l'Église est présente au côté des pauvres. Elle ne côtoie plus les puissants et les riches mais se consacre à soulager la misère. En ce qui concerne le sida et le préservatif, il y a cette idée de la chasteté, de la dignité dans la chasteté qui demeure la règle. Ensuite que le discours soit obsolète et qu'il y ait une obsession de la sexualité notamment depuis le XIXe siècle, c'est un fait. L'Église ne sait pas parler de la sexualité, et d'ailleurs moins elle en parle mieux elle se porte. Il évident

que si Dieu est Dieu, ce que je crois, il se fout que l'on baise avec des capotes anglaises, des préservatifs ou un pneu Michelin; ce qui est important c'est ce qui se passe entre deux êtres quand il font l'amour. En ce qui concerne l'avortement, l'Église qui prône le droit à la vie ne peut pas prôner l'avortement. Dans les faits, elle le tolère, mais dans le discours elle se doit de garder une certaine rigueur. Et puis, d'une manière plus générale, il faut distinguer le message des Évangiles qui est divin et les différents moments culturels qui passent et évoluent au fil du temps; les prêtres ont été mariés jusqu'au Xe siècle, la polygamie était monnaie courante du temps de Jésus. Tout cela est culturel et évolue, il ne faut pas trop se focaliser dessus.

"La vie ici-bas n'est qu'une escale, une parenthèse". Comment envisagez-vous la fin de cette parenthèse?

L'éternité selon moi, c'est échapper à l'espace-temps. La résurrection, je la vois comme une résurrection spiritualisée, sinon Brigitte Bardot va regretter de ne pas être morte à l'époque de ses vingt ans. C'est un grand mystère au fond, mais j'ai toujours un peu conscience d'être une infime partie du plan de Dieu, dans une parenthèse qui n'a finalement pas beaucoup d'importance. Si je devais avoir une doctrine, elle serait: *"Hors de l'amour de Dieu, je me fous de tout"*. Il y a en nous un petit éclat du divin, et ensuite il y a la gloire, la chaire et la pesanteur; ce qu'il faut faire c'est dilater le plus possible cet éclat du divin, à l'aide de l'art, de la nature ou même des femmes. La culture catholique sert ensuite à faire converger tout cela, et c'est ce que j'aime particulièrement chez elle.